

— Elle est fort mal élevée ? demanda la princesse.
 — Horriblement.
 — Jolie et de bonne famille ?
 — Oui, princesse, l'un et l'autre sont incontestables.
 — C'est Dosia Zaptine ! dit la princesse après une seconde de réflexion.

Les deux jeunes gens se mirent à rire. Pierre s'inclina.
 — Madame, dit-il, je rends hommage à votre sagesse vraiment supérieure. Près de vous, Zadig n'est qu'un écolier.

— Comment as-tu deviné ? dit Platon. Je ne savais pas qu'une telle personne existât sur la lune.

— Il n'y a qu'une Dosia au monde, répondit sentencieusement la princesse, et il était réservé à M. Mourief d'être son prophète. Maintenant, messieurs, si vous voulez revenir chez vous avant la retraite, je vous conseille de ne pas perdre de temps, car vos jambes ne valent pas celles de mes trotteurs.

Deux minutes après, la calèche de la princesse disparaissait dans un nuage de poussière, et les jeunes gens reprenaient le chemin du camp.

— Comment diable Sophie a-t-elle pu reconnaître cette demoiselle Zaptine ? murmure Platon, et d'où la connaît-elle ?

— Oh ! répondit son camarade par manière de consolation, quand on l'a vue une fois, on ne l'oublie plus !... Platon, pourquoi ne m'avais-tu jamais parlé de ta sœur ?

— Est-ce qu'on parle de la perfection ? répondit Sourf de sa ton moitié railleur, moitié sérieux, qui lui était habituel. Elle apparaît, et l'on est ébloui, voilà !

— C'est vrai ! répondit Pierre, très-sérieux.

Et ils causèrent chevaux jusqu'au moment de se quitter.

IX

Sous ses dehors de gravité, Platon avait été saisi d'un soudain désir de prendre de plus amples informations sur le compte de Dosia Zaptine, et ce désir devint si vif, qu'il profita du premier jour de liberté pour aller rendre à sa sœur sa visite amicale.

Il trouva la princesse assise sur une simple chaise de Vienne en bois tourné, vêtue de clair, mais habillée dès le matin, lisant assidûment un gros livre dont elle coupait les feuillets à mesure.

— Sois le bienvenu, dit-elle en apercevant son frère dans l'encadrement de la porte ; je pensais à toi.

Platon s'approcha, baisa la belle main blanche qui lui était tendue, et échangea un bon baiser avec sa sœur ; la princesse ne mettait aucune espèce de poudre de riz, et son frère pouvait l'embrasser sans crainte ; — puis il s'assit auprès d'elle.

Le petit salon, tendu de perse chatoyante, fond vert d'eau, était meublé de quelques chaises cannelées ; une table d'acajou, assez rococo, en encombrait le milieu ; deux fauteuils pour les paresseux, un petit canapé, une glace un peu verdâtre, — comme c'est l'ordinaire dans les maisons de campagne de Tsarkoé-Sélo, — tel était le mobilier de cette retraite modeste ; et pourtant tout y respirait une sérénité, une ampleur qui ne venaient certes pas de l'ameublement. Peut-être les massifs d'arbustes en fleur, disposés partout où il s'était trouvé de la place, y apportaient-ils de la sérénité, — et peut-être était-ce la grâce tranquille de la princesse qui y mettait l'ampleur.

— Prends un fauteuil, dit Sophie à son frère.

— Et toi ?

— Moi, j'abhorre les fauteuils ; c'est bon pour les paresseux ou pour les voyageurs qui viennent du camp visiter leur sœur chérie. Je n'habite jamais que des chaises.

Platon s'allongea mollement dans le fauteuil vert d'eau.

— Les fauteuils ont pourtant du bon, dit-il, surtout

quand on a fait à cheval une vingtaine de verstes. Qu'est-ce que tu lisais ?

— *L'Intelligence*, de Taine.

— En deux volumes in octavo ! fit Platon. O Sophie ! tu m'éblouis par ta raison. Quand tu auras fini, tu me les passeras.

— Tiens ! fit tranquillement la princesse en poussant le premier volume à travers la table.

Et elle se remit à couper les pages avec son petit couteau d'ivoire.

— Pourquoi te dépêches-tu tant à ce travail maussade ? dit le jeune homme. Rien n'est plus déplaisant que ce grincement de papier.

— C'est pour avoir fini, mon grand frère, répondit Sophie en riant.

Elle coupa rapidement les dernières pages, puis reposa le volume sur la table.

— Enfin ! dit-elle avec satisfaction. As-tu déjeuné ?

— Non.

— Veux-tu quelque chose ?

— Quand tu déjeuneras, je t'aiderai, vaillamment, mais je puis attendre.

La princesse sonna, donna quelques ordres, puis, prenant une tapisserie, revint à sa place. Platon la suivait des yeux.

— Il y a longtemps que je te connais, dit-il en souriant, et tu m'étonnes toujours. Quand est-ce que tu ne fais rien ?

— Quand je dors, répondit la princesse en riant. Et encore il m'arrive parfois de rêver... Et toi, dis-moi un peu pourquoi tu t'es si fort pressé de me rendre ma visite ?

— Parce que j'avais envie de te voir, fit Platon en jouant avec le gland du fauteuil.

— Et puis ?

Le jeune homme leva les yeux et vit passer une ombre de raillerie dans ceux de sa sœur.

— Tu es sorcière, Sophie ! dit-il en se levant.

— Qu'ai-je deviné, cette fois ?

— C'est toi qui le diras. Si tu allais te tromper, ce serait bien amusant ; je n'ai garde de perdre cette chance.

— Tu es venu prendre des renseignements sur Dosia Zaptine, fit tranquillement la princesse. D'ailleurs, j'ai prévenu ta demande, et je me suis informée. Tu peux me demander ce que tu voudras, mes réponses sont prêtes.

Platon, qui se promenait à travers le salon, s'arrêta devant elle et se croisa les mains derrière le dos.

— Sais-tu que tu es dangereuse avec ta perspicacité ? lui dit-il d'un ton moitié sérieux, moitié enjoué.

— Dangereuse ? Pas pour toi, mon sage frère ! répondit-elle du même ton.

— Eh bien ! que vas-tu me dire ? fit-il en reprenant son fauteuil et sa gaieté.

— Pose les questions, je répondrai.

— Soit ! D'abord, qui est Dosia Zaptine ?

— Fédocia Savichna Zaptine est la fille d'un général-major en retraite, mort depuis cinq ans. Elle a un nombre considérable de sœurs, je ne sais plus au juste combien...

— Pierre Mourief en sait mieux le compte, interrompit Platon.

— Vraiment ? Ça fait le plus grand honneur à ce jeune homme ! Je ne croyais pas trouver en lui l'étoffe d'un calculateur.

— Oh ! fit Platon avec bonhomie, il sait compter jusqu'à six ; et encore quand il s'agit de cotillons.

— Tu me rassures, répondit la princesse avec son calme habituel. Eh bien ! mettons que Dosia ait cinq ou six sœurs. Sa mère est née Morlof ; — bonne noblesse — ; la famille n'est pas dépourvue de fortune, et il n'y a pas d'héritier mâle. Est-ce là ce qu'il te fallait en fait de renseignements ?